

LA GRÈVE DE DÉCEMBRE 1995 ET L'AVENIR (5)

DECEMBRE 95 : UNE NOUVELLE JEUNESSE POUR LE MOUVEMENT OUVRIER

*

Décembre 95 est le premier coup d'arrêt depuis 15 ans d'attaques de toutes sortes contre le monde du travail. Une génération entière, toute une jeunesse n'avait connu que la crise, et n'a fait que voir les anciens baisser la tête

La génération des anciens, elle, avait pourtant su se battre et préserver traditions et acquis du monde ouvrier, dans les années 70. Mais, trompée, déçue, désorientée par la gauche au gouvernement dans laquelle beaucoup avaient placé tant d'espoirs en 1981, elle s'était retrouvée, paralysée, muette, perdue, lorsque les coups ont commencé cette fois de pleuvoir de ce qu'ils pensaient être "leur" gouvernement.

Décembre 95 n'aura pas de lendemains qui déchantent, car cette fois il n'y a eu aucune illusion sur un quelconque gouvernement pouvant servir, d'en haut, les travailleurs. Et cela a largement contribué à ce que les travailleurs réapprennent à ne compter que sur eux-mêmes.

Les cheminots, seuls au début, ont vite éprouvé le besoin d'être unis, toutes catégories ensemble, face à la multitude de coups qu'ils ont senti venir. Ce qui les a encouragés à tenir, à aller pour la première fois depuis 9 ans au-delà d'une journée d'action, c'est qu'ils ont commencé à entraîner avec eux d'autres métiers, d'autres entreprises : les postiers des centres de tri, souvent annexés aux grandes gares.

Pour la première fois depuis 68, une grève s'est étendue ainsi de secteur en secteur, et a pratiquement paralysé tout les services publics. Mieux qu'en 1968, les travailleurs ne sont pas simplement restés devant leurs postes de télévision. Un certain nombre ont aidé les militants syndicaux en s'adressant en chair et en os aux autres travailleurs, du public et du privé. Des milliers de cheminots et d'autres ont assisté à des assemblées générales quotidiennes, pour y écouter les différents avis, suivre l'avancée du mouvement, en soupeser les chances ensemble, décider de sa suite.

Tous ensemble, tous ensemble, chantent les manifestants avec joie. Aussi bien qu'en 1936, les

travailleurs ont su imposer dans la pratique une unité que les diverses organisations syndicales n'ont jamais construite, en tous cas pas en appelant à la grève générale. Indifférents à qui appelait au départ, FO un jour, la CGT un autre, indifférents à l'hostilité à la grève de la part de la CFDT depuis le début, des autres à la fin, syndiqués de toutes tendances et non-syndiqués ont transformé ensemble chacune de ces journées en succès.

Juppé, le premier ministre qui a fait déborder le vase, a dit qu'il aimait bien cette expression : "ensemble". Mais nous ne sommes pas "ensemble", monsieur Juppé ! Et nous ne vous croyons plus quand vous nous dites que vous aussi, vous êtes inquiets pour l'avenir de vos enfants. Nous ne sommes pas du même monde. Votre monde se porte bien, quand le nôtre va de plus en plus mal.

Décembre 95 vient de prouver que leur logique est un mensonge : en quelques jours de grèves et de manifestations, 4 millions de travailleurs ont pu préserver leurs retraites. Ce qui était paraît-il économiquement impossible la veille est soudain devenu acceptable. Depuis 15 ou 20 ans qu'on nous répète que nos intérêts sont liés à ceux des patrons et de leurs entreprises, la société n'a eu que des reculs.

On nous fait pleurer sur le sort des petits patrons qui peuvent, c'est vrai, tomber en faillite. Mais cela n'a rien à voir avec ceux des travailleurs qui ont versé par centaines de milliers dans le RMI ou dans la rue. Si des patrons font faillite, c'est la rançon de leurs propres lois, celle de l'argent et de la concurrence. Ce sont en réalité les très gros patrons qui les écrasent. Même lorsque le petit commerce doit fermer, c'est encore les patrons qui ont trop serré les salaires et accru le chômage qui sont en fait en cause.

La génération la plus jeune n'avait connu que la résignation, la hantise du chômage, le repli dans l'individualisme, l'égoïsme transformé en modèle, et avec cela la violence destructrice à la télé comme dans la rue, la montée du racisme... C'est une bonne chose que l'on puisse voir que la chaleur humaine, que le combat social peut .../...

.../...

réchauffer tout un hiver, que le combat social comporte lui, un sens juste. Pendant près de quatre semaines de lutte, les travailleurs ont semé au contraire la fraternité, la générosité, la solidarité.

C'est vrai que la vie que propose cette société perd une bonne part de son sens, si on ne voit pas clairement d'où viennent les injustices, si l'on ne voit pas clairement qu'on peut les combattre, et quelles voies sont possibles.

Il y a encore du chemin, ne serait-ce que pour retrouver vraiment les moments où le monde ouvrier a su créer l'espoir d'une société nouvelle. Et qui sera mieux placé que la jeunesse pour apporter les trésors de générosité, de combativité, d'imagination ou d'audace, jusqu'ici dévoyés, qui sont nécessaires.

Les travailleurs du privé sont restés en attente, contrairement cette fois à Mai 68 ou Juin 36. Ils ont applaudi le mouvement, l'ont soutenu de leurs espoirs et de leur cœur, mais moins nombreux sont ceux qui sont venus manifester, et bien rares ceux qui ont su prendre en marche le train de la grève. Faut-il y trouver motif de rancœur ? Ou faut-il comprendre pour mieux préparer l'avenir ?

Des grèves dans le privé, il y en a eu : à BASF à Clermont-de-l'Oise, 1 300 salariés ont obtenu 350 F par mois pour tous au bout de deux jours. A Angers, des intérimaires et des CDD, des jeunes, avec l'aide de cheminots pour tenir le piquet de grève, ont obtenu une prime de 500 F. Les patrons ont préféré lâcher très vite, et la télé se taire.

Souvenons-nous des grèves qu'il y a eu ces derniers mois dans le privé, chez Renault, chez Alstom. Des grèves souvent dures, longues, pour les salaires, ou contre les licenciements. Qui peut dire que le privé n'a pas donné ?

Si dans des milliers d'entreprises, il n'y a plus de syndicat depuis longtemps, si une génération d'ouvriers n'y a plus connu la grève, si des milliers de camarades ont été licenciés parce qu'ils étaient de fortes têtes, ou des militants, c'est uniquement au patronat et aux gouvernements qui l'ont servi depuis 20 ans qu'il faut s'en prendre.

Des milliers de patrons se comportent en seigneurs, interdisant de parler, de prendre une pause, de pisser même, font valser les horaires

d'un jour à l'autre, ne payent pas les heures supplémentaires, et ne prennent même plus la peine de signer des contrats de travail pourtant devenus hebdomadaires pour des milliers d'intérimaires. Dans ces conditions, la lutte pour n'importe quelle revendication ne peut avoir de sens que si elle se confond avec la lutte contre la précarité de l'emploi et pour sa garantie immédiate.

Voilà pourquoi des milliers et des milliers de nos frères sont restés rivés aux machines, enchaînés par les salaires de misère et le chômage.

Prenez garde, messieurs les patrons, les gros patrons, ceux qui touchent des payes de 1 million par mois, et vous tous, les riches de ce pays qui à quelques centaines de milliers possédez plus de la moitié des richesses que nous produisons de nos mains. Les grévistes du public n'ont peut-être pas été assez vite, assez fort, ou peut-être même assez longtemps. Il leur a fallu à eux-mêmes de nombreux jours pour se rendre déjà compte de leurs propres forces et commencer à croire possible, pour la première fois depuis bien longtemps, de faire reculer le gouvernement. Et il a dû reculer.

Mais pour une injustice que nous venons ensemble d'empêcher, combien y en a-t-il d'accumulées ? Il leur faudra revenir sur les 40 ans de cotisation et le droit intégral à la retraite pour tous. Il leur faudra revenir sur les salaires, et il leur faudra revenir sur le chômage. Pour de bon cette fois, c'est-à-dire par la force.

Si les cheminots ou les postiers ont un privilège, c'est d'avoir retrouvé le chemin de la confiance en la lutte ouvrière, et cela leur donne des responsabilités. Si lors de chaque mouvement, lors de chaque revendication, on a maintenant tous présent à l'esprit l'intérêt général, alors, on finira par trouver les moyens de rétablir les liens entre les morceaux écartelés de notre famille ouvrière.

d'après (19/12/1995)

L'Ouvrier n° 44

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L'OUVRIER
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d'autres numéros, nous aider, nous écrire :
L'OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX